

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) Item **19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution d'Angleterre \(œuvre\)](#), [Vie sociale \(Paris\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document *est une réponse à* :



[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)



[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Comment passerez-vous votre temps ? J'en suis préoccupé. L'ennui vous gagne aisément.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 88, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/315-319

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°19 Jeudi matin, 9 heures.

Comment passerez-vous votre temps ? J'en suis préoccupé. L'ennui vous gagne aisément. Il y a bien peu de monde à Paris. En Angleterre, vous aviez trop d'amis, trop de conversations. Je crains qu'en France il ne vous en manque. Conte-moi en détail votre journée. Quoique j'espère aller bientôt y regarder moi-même, je veux savoir tout de suite ce qui en est. Vous n'avez pas contre l'ennui les ressources d'un homme, des affaires à soigner, le travail, l'étude. Je voudrais vous indiquer quelque chose d'intéressant à lire. Savez-vous lire, lire de manière à remplir quelques heures dans votre journée ? J'ai peur que non. Votre vie s'est passée dans les relations de personne à personne, à voir, à causer, à écrire. Les grandes affaires, vous les avez traitées comme on traite les petites en conversation, en visite, en correspondance dans le train ordinaire de la vie. C'est de beaucoup la manière la plus amusante, et aussi la plus naturelle, et peut-être aussi la plus efficace. Vous y avez acquis, c'est-à-dire développé cette admirable intelligence des personnes, des caractères, cette disposition sympathique qui n'enlève point à votre esprit son indépendance, cette pénétration soudaine qui fait qu'avec vous rien ne se perd, que tout a un sens pour vous, que la moindre parole vous dit tout, que les éclairs les plus fugitifs de la physionomie ou de la pensée frappent vos yeux et vous illuminent comme serait le plus grand jour. Tout cela est exquis charmant et quand je suis après de vous, j'en jouis avec délice. Mais quand vous êtes seule que faites-vous de tout cela ? Vous souffrez de vos qualités de votre supériorité. Elles n'ont pas leur emploi accoutumé et il est difficile de leur en trouver un autre. Enfin dites-moi le compte de vos heures. Avez-vous jamais lu mes deux volumes sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre jusqu'à la mort de Charles 1er ? Si vous ne les avez pas lus, je vous les ferai porter Je crois que c'est vrai, et assez vivant. J'ai recommencé ici à m'occuper de l'époque qui suit, du gouvernement de Cromwell. Les Anglais à mon avis ne comprennent pas ce temps-là, surtout les hommes, leurs idées, leurs passions, leurs intérêts, et l'amalgame étrange l'action et la réaction continuelle de ces trois causes l'une sur l'autre dans leur conduite et dans leur âme. C'est peut-être une fatuité de ma part ; mais je crois qu'il faut avoir vu & presque fait une révolution pour en comprendre une autre. 10 h. 1/2. Voilà le facteur qui m'apporte votre n° 20 et qui repart sur le champs. Il faut que je lui donne ma lettre. Vous êtes donc un peu mieux, et je vous verrai le 18. Et que votre lettre est bonne, charmante. J'y répondrai demain. Ne vous inquiétez pas de moi. Je me porte et je

me porterai à merveille. Soignez- vous, soignez vous. Que je vous trouve un peu moins faible, un peu moins lasse. J'en ai tant d'envie ! Que tous les mots sont faibles ! Adieu. Adieu. Je ne comprends pas que vous n'ayez pas les N°12, 13 et 15. Les deux premiers ont été envoyés à Londres. Le troisième à Boulogne, poste restante. Il faut l'y faire redemander.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/909>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur88

Date précise de la lettreJeudi 10 août 1837

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024